

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

**VOUS PARLER
DE MON FILS**

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Le Dernier Enfant

Paris-Briançon

Ceci n'est pas un fait divers

Un soir d'été

PHILIPPE BESSON

VOUS PARLER DE MON FILS

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2025, Éditions Julliard, Paris.

© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-770-2

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

« En temps de paix, les fils ensevelissent leurs pères.
En temps de guerre, les pères ensevelissent leurs fils. »

Hérodote, *Histoires*

*En hommage à L.
et à tous les autres*

1.

Assis au bord du lit, je fixe le verre d'eau posé sur la table de chevet, auquel je n'ai pas touché, et m'étonne de déceler un léger tremblement à la surface. Relevant la tête, je m'attarde sur la chemise, pendue à un cintre, que Juliette a préparée pour moi. Puis je regarde les rideaux qui filtrent la lumière du matin : on devine que le soleil est déjà là, violent. Et je songe qu'on n'aurait peut-être pas dû dire oui.

En tout cas, moi, ça m'allait, le retranchement, le calme, après la catastrophe et le tumulte (même si

c'était un faux calme comme il y a des faux plats), ça m'allait, la vie de tous les jours (même si je sais bien que la vie ne sera jamais plus normale) : j'étais prêt à m'en accommoder.

J'imagine qu'on ne pouvait pas refuser. La proposition partait d'un bon sentiment. Les gens tenaient tellement à nous montrer qu'ils n'oublient pas, et à nous témoigner leur soutien, leur solidarité, quelque chose qui ressemble à de l'affection. Bon, ils voulaient exprimer de la colère aussi, parce que la nôtre est devenue la leur : je comprends.

De toute façon, Juliette a accepté d'emblée quand ils sont venus exposer leur idée, ils étaient cinq, ils avaient formé un comité, mais évidemment ils ne se lanceraient pas sans notre

accord : impossible de faire machine arrière. Elle a trouvé que ce serait bien, que c'était important. Elle a sûrement eu raison. Enfin, ce n'est sans doute pas ce qui l'a convaincue, c'est plutôt qu'elle en avait besoin, pour ne plus étouffer, pour expulser son chagrin et sa rage, pour tenter de supporter, au moins quelques heures, la folie d'avoir perdu un enfant.

Je suis seulement vêtu du caleçon que je porte la nuit. Je pourrais me lever et pourtant je garde les pieds arrimés au sol, les mains posées à plat sur le matelas, le cou rentré dans les épaules ; j'ai l'impression qu'il vaut mieux que j'attende un peu, pour ne pas risquer un étourdissement. Depuis quelque temps, le matin, je

ne me sens pas d'aplomb, j'ai peur de tomber, ça me fait comme des vertiges, il faudrait sûrement que j'en parle au médecin, mais si je le fais il va me sortir des explications psychologiques, et je n'ai pas envie de penser à ce qui tourne dans ma tête, à ce qui me serre le cœur. Juliette, elle, est debout depuis longtemps, je l'entends qui s'affaire à la cuisine, j'entends les bruits de tiroirs, de cuillers, de couteaux, de bols, de portes de placard, des bruits ordinaires et cependant, ce matin, je jurerais qu'ils sont précipités, maladroits ; je dois me tromper.

Derrière les rideaux, d'autres bruits, ceux de la rue : un camion de livraison qui s'est garé pour décharger

sa marchandise, des automobilistes impatients qui klaxonnent, des habitués qui discutent à la terrasse du café d'en bas, une valise qui roule sur le trottoir, le *cling cling* de la porte de la pharmacie ; en semaine, nous parviennent également les cris des gamins dans la cour de récréation de l'école primaire juste à côté. On a emménagé ici il y a quinze ans, juste après notre mariage, je connaissais le quartier, j'y traînais quand j'avais seize, dix-sept ans, et Juliette, l'endroit lui a plu, elle disait que ça ressemblait à un village, elle disait aussi : « On ne voit pas la mer mais on entend les mouettes, on sent le vent du large, c'est ce qui compte. » Elle a grandi à Pornichet, elle était attachée à cette idée de la

mer. À Saint-Nazaire, c'est pas tout à fait pareil, je veux dire : la mer, ce n'est pas vraiment pour se baigner, bien sûr on a des plages, mais nos vies, elles tournent autour des chantiers navals, on est d'abord une ville ouvrière. Les stations balnéaires, c'est plus loin.

Finalement, je me lève et j'aperçois aussitôt mon reflet dans le grand miroir en pied. Je contemple mes tatouages sur les avant-bras, souvenirs d'une jeunesse que je croyais turbulente, mais où, au fond, je me contentais d'imiter mes copains. Je contemple aussi ma maigreur. C'est dans les gènes, il paraît, il n'y a qu'à voir mon père. D'ailleurs, moi-même, je l'ai refilée à mes fils, cette satanée

maigreur. Les collègues se moquent de moi, m'appellent « le manche à balai », ou « la planche à pain ». Pourtant, quand j'étais chaudronnier, je n'ai jamais demandé d'aide à qui que ce soit pour la manutention, j'ai du muscle, il faut pas croire, mais rien n'y fait, ils me chambrent. Enfin, ils me chambraient. Maintenant, ils n'osent plus trop. J'enfile un tee-shirt ample, je flotte dedans.

Dans la cuisine, je me dirige vers Juliette pour déposer un baiser sur sa bouche, comme tous les jours depuis plus de quinze ans, c'est devenu machinal à force, mais aucun de nous deux n'y a renoncé. Peut-être que c'est ça, être un couple, ces gestes répétés, ces attentions par-

ticulières, ces choses qu'on ne partage avec personne d'autre. Le baiser est furtif, il n'est pas accompagné de tendresse, mais qu'importe, il existe. Elle dit : « Tu as bien dormi ? » Elle pose la question par réflexe, par habitude, elle sait que non, on n'a pratiquement pas fermé l'œil de la nuit, on connaît par cœur la respiration de l'autre quand il ne dort pas, et puis on tournait et on virait dans le lit, on soufflait fort parce qu'on était agacés par cette insomnie, on n'a véritablement rendu les armes qu'aux premières lueurs du jour. Et moi, je réponds : « Bof », sans détailler, sans m'attarder. Elle ne relève pas, on ne va pas discuter de l'anxiété et de la tristesse et des idées noires qui nous privent de repos. Elle dit : « Tu peux

aller réveiller Enzo ? Je fais griller le pain. »

Je pousse la porte lentement, la pièce est plongée dans l'obscurité, l'ouverture vient jeter un peu de lumière sur la moquette, mon fils dort d'un sommeil profond, je le sais, on apprend aussi à reconnaître la profondeur du sommeil de ses enfants, et Enzo a toujours été un gros dormeur, c'est un calvaire de le sortir de son lit aux aurores. Je préférerais le laisser dans le confort ouaté des draps. Il paraît sans défense, mais je trouve surtout qu'il n'est atteint par rien, blessé par rien, et ça me semble magnifique. Je m'approche sans bruit, me penche sur lui. Et je ne bouge plus.